

rad. bersault). Art. milit. anc. Tirer de l'arc, tirer à la cible.

BERSAULT. s. m. (bèr-sô — du bas lat. *bersa*, cliaie d'osier). Art. milit. But de tir lieu d'exercice militaire pour le tir.

BERSCH. V. BERSCH.

BERSEKER ou **BERSERKER**. Nom d'une race d'hommes appartenant à la mythologie scandinave et qui n'avaient pas leurs égaux en barbarie et en féroce; leur rage a fourni une expression allemande, peu usitée de nos jours, mais non pas complètement oubliée. On dit volontiers d'un homme qui se démène comme un fou furieux qu'il est atteint de la *rage bersékérienne*. Les dieux, d'après la mythologie scandinave, les ont plus d'une fois employés pour exécuter des travaux pénibles ou mener à bonne fin des entreprises périlleuses. Quand ils entraient en fureur, rien ne pouvait les arrêter; ils couraient dans les rues en hurlant comme les loups et les chiens, se précipitaient dans les flammes, mordaient dans leurs boucliers, assommaient et tuaient tout ce qui se trouvait sur leur passage. S'agissait-il de combattre sur un champ de bataille, ils ne se donnaient parfois même pas la peine de revêtir leurs armes, et se lançaient tout nus dans la mêlée, terrifiant leurs ennemis par leur mine farouche et leur attaque furibonde. Leur ancêtre s'appelait Arngrim et descendait de Starkader, le géant aux huit mains, et d'Alfhilden, la plus belle des femmes. Comme il dédaignait, en allant au combat, de prendre un bouclier et un casque, on le surnomma *Berséker*, ce qui veut dire sans armure. Dans une lutte, il tua le roi Swafurlam et épousa sa fille avec laquelle il eut douze fils aussi vaillants, aussi terribles que lui. Argantyr, l'aîné, était de toute la tête plus grand que ses frères et doué de la force de deux hommes. Le plus grand accord régnait entre eux, et la devise : *Un pour tous et tous pour un*, les unit jusqu'au moment de leur mort commune. Comme leur père, ils allaient en guerre sans bouclier et sans armes, et hérièrent du même surnom; la même rage les animait, et quand ils en ressentaient les premiers accès et qu'ils se trouvaient sur un vaisseau, ils se hâtaient de descendre à terre pour s'attaquer dans leur fureur aux arbres et aux rochers, et ne pas causer de plus grands malheurs. Pareille chose leur était déjà arrivée, et leur équipage et leur vaisseau avaient été anéantis par eux. Les peuples scandinaves, tout en les craignant, les méprisaient, probablement à cause de ce qu'il y avait de bestial dans leurs emportements et dans leurs attaques. Ce n'était pas là le courage comme on le représentait alors. Leur fin fut des plus tragiques. L'un des frères, Hiornart, voulait épouser la fille du roi des Suédes (Swedi), la belle Ingburg; mais elle était déjà promise à Hjalmer. La guerre commença; dans leur première fureur, les Berséker tuèrent plus de deux cents ennemis; mais, ce premier élan passé, ils durent continuer le combat avec leurs forces naturelles. Épuisés et succombant sous le nombre, vaincus aussi par des talismans que les nains avaient donnés à leurs adversaires, ils succombèrent tous. La mort réunît ceux qui ne s'étaient jamais quittés durant leur vie.

BERSENEFF ou **BERSENEV** (Ivan), dessinateur et graveur russe, né en Sibérie en 1762, mort en Russie en 1790. Il étudia d'abord, sous la direction de Carl Guttenberg et vint se perfectionner à Paris dans l'atelier de Clément Bervic. Il a gravé, pour le recueil de la Galerie d'Orléans : *le Tentateur*, d'après le Titien; *Saint Jean et Saint Jérôme*, d'après le Dominiquin. Un de ses premiers ouvrages est un *Saint André*, d'après A. Losenko.

BERSEV. v. intr. (bèr-sô — du tud. *birsen*, percer d'un trait; en ail. *birshen*, chasser; en anc. angl. *berselet*, chien de chasse). Décocher un trait, une flèche; chasser à l'arc.

BERSEKER. V. BERSERKER.

BERSEJO (Vittorio), littérateur italien, né à Coni, en 1830, s'engagea dans le mouvement libéral de 1847 et fit, en 1848, avec les étudiants la campagne de Lombardie. Rédacteur littéraire de la *Gazette piémontaise*, il a écrit dans beaucoup de journaux et recueils, les *Lettre di famiglia*, le *Messaggiere Torinese*, le *Cimento*, la *Revista contemporanea*, l'*Espero*, où parurent ses *Profilis politiciques*. Au théâtre, où des essais juvéniles l'avaient préparé, il a produit un drame, *Micca d'Andorno*; une tragédie, *Romulus*; et le *Pasque Veronesi*. Plus connu comme romancier, il mérite la réputation d'écrivain châtié et d'observateur fidèle. Son *Novelliere*, traduit en français (*Nouvelles piémontaises*, 1859), ouvre la série de ses romans, où reparaissent les personnages déjà présentés par l'auteur, et où il peint avec une grande fidélité les mœurs du Piémont. On cite surtout : *la Famiglia*, l'*Amor di patria*, *Palmina*, l'*Odio*, etc.

BERSOT (Pierre-Ernest), philosophe et écrivain français, né en 1816 à Surgères (Charente-Inférieure). Après avoir fait ses classes au lycée de Bordeaux, il accepta dans cet établissement les fonctions de maître d'étude pour se préparer à l'Ecole normale, où il fut admis en 1836. Son assiduité au travail, la solidité de son instruction, son intelligence réfléchie y firent promptement distinguer, et, lorsque M. Cousin fut appelé au ministère de l'instruction publique (mars 1840), il choisit le

jeune Bersot pour son secrétaire. Une amitié sincère s'établit entre le maître illustre et le brillant disciple, et M. Bersot fut nommé professeur de philosophie au collège de Bordeaux, quatre ans après sa sortie de cet établissement comme élève. On craignait qu'une telle position ne fût au-dessus de la maturité du jugement d'un homme aussi jeune; mais M. Bersot se montra à la hauteur de sa mission, et son enseignement, plein d'indépendance et d'élevation, fit du bruit même en dehors de la zone universitaire.

Il jouissait de l'estime générale, lorsque, en 1842, le père Lacordaire vint prêcher le carême à Bordeaux. Grand admirateur du prêtre dominicain, M. Bersot le fut beaucoup moins de ses doctrines après l'avoir entendu, et il protesta au nom de la philosophie. Le parti dévot s'émut; le recteur et le proviseur prêtèrent l'oreille aux insinuations cléricales, et M. Bersot fut vivement réprimandé. Mais heureusement pour le libre penseur, le parti religieux exerçait moins d'influence à Paris que dans le midi : le recteur et le proviseur furent désavoués et mis à la retraite; toutefois, le courageux écrivain sollicita un congé de trois années, qu'il employa à se faire recevoir docteur ès lettres. La thèse qu'il soutint brillamment à cette occasion roulait sur la *Liberté et la providence, d'après saint Augustin*. On lui offrit ensuite la place de suppléant de philosophie à la Faculté de Dijon, qu'il refusa, et il n'accepta la chaire de philosophie au collège de Versailles qu'avec la promesse d'être appelé à Paris à la première vacance.

Après 1848, il soutint dans les feuilles publiques de Bordeaux et de Versailles une vive polémique en faveur de la candidature présidentielle du général Cavaignac. Son espoir ayant été déçu, il s'occupait de préparer son livre : *la Philosophie de Voltaire* ou Extraits de ce philosophe sur la liberté, Dieu et la morale, recueil qui prouve que ceux qui traitent Voltaire d'athée ne l'ont jamais lu, lorsque le coup d'Etat de décembre vint changer la face des affaires. Ayant refusé de prêter serment, il fut considéré comme démissionnaire et se lança exclusivement dans le journalisme et la littérature.

Depuis 1852, il a collaboré à la *Revue de l'instruction publique*, au *Dictionnaire des sciences philosophiques*, à la *Revue de Paris* et à la *Revue nationale*. Enfin, en 1859, M. Saint-Marco-Girardin, digne appréciateur de son talent, le fit admettre à la rédaction du *Journal des Débats*, où il s'occupe spécialement des questions philosophiques et littéraires.

M. Bersot a publié un certain nombre d'ouvrages dont les principaux sont : *Essai sur la Providence* (1853); *Mesmer et le magnétisme animal* (1853); *Etudes sur le XVIII^e siècle* (1855, 2 vol.); *Lettres sur l'enseignement* (1857). Il a réuni en volume ses articles du *Journal des Débats* sous ce titre : *Littérature et morale* (1861).

Lorsqu'on a lu avec attention les œuvres de M. Bersot, qui se distinguent par la profondeur de l'érudition, l'énergie et, disons mieux, la sincérité des doctrines, on n'est pas étonné que, malgré son âge, l'auteur ait déjà obtenu plus d'un suffrage à l'Académie des sciences morales. Son style est clair — grande qualité dans les sciences philosophiques — correct, nourri, serré, chaleureux dans l'occasion, surtout lorsqu'il s'agit de combattre pour la liberté, au triomphe de laquelle nous félicitons M. Bersot de consacrer toutes les ressources de sa belle intelligence.

BERSURIA, nom latin de Bressuire.

BERT, radical germanique qui entre dans la composition d'un grand nombre de noms propres appartenant à la même nationalité, tels que Humbert, Bertrand, etc. La véritable forme germanique est *bercht*, ou par métathèse *brecht*; le mot anglais *bright* (clair, brillant) s'y rattache immédiatement. Ce radical germanique doit être rapporté à la racine sanscrite *bhrīd* ou *bhard* (briller et griller), qui a donné de nombreux dérivés dans la plupart des idiomes indo-européens, tels que *phlegō* en grec, *fulgere* et *frigere* en latin. M. Delâtre, dans son excellent travail sur les origines de la langue française, donne la plus grande partie des noms propres germaniques usités en français et présentant ce radical *bert* comme élément de composition dans le sens de *brillant*, *illustre*, etc. D'abord deux noms de femme, *Brigitte*, qui se rattache le plus immédiatement à l'anglais *bright*, et *Berthe*, *clara*, *inclyta*. Vient ensuite une série très-nombreuse de noms propres d'hommes, que M. Delâtre rapproche avec assez de bonheur d'équivalents grecs analogues pour le sens et le procédé de formation : *Bertrand*, *Bertram* (ram, béliér; *aries clarus*), *Albert*, *Albrecht* (al, tout à fait; grec *pamphaos* ou *paghlēs*); *Adalbert* (adal, edel, noble, noblesse, de ad ou od, propriété, nobilitate *clarus*, *klēsiclē*); *Philibert* et *Guibert*, *Wilthbert* (willi ou viēl, beaucoup, très, *magne clarus*, *polyclēs*); *Dagobert* (*dago*, *degen*, épée, *gladio clarus*, *ziphoklē*); *Sigebert* (*sige*, siège, victoire; *victoria clarus*, *nikoklē*); *Childebert* (*childe* ou *held*, héros, *bellator clarus*, *kléomaklē*); *Gombert*, *Gundibert* (*gund*, guerre, *bello clarus*, *polemoklē*); *Hébert*, *Héribert* (*her* ou *heer*, armée, *armatus clarus*, *agónoklē*); *Hubert*, *Hugobert* (*hug*, esprit, sagesse, *memoria* et *prudencia clarus*, *mnēsiklē*);

Imbert et *Humbert* (*haim*, *heim*, *home*, le chez soi, le pays, *in domo clarus*, *démoklē*); *Lambert*, *Landbert* (*land*, pays, *in patria clarus*, *patroklē*); *Robert*, *Ruadbert* (*ruad*, *rath*, *red*, conseil, *consilio clarus*); *Colbert* (*colt*, en anglo-saxon, poulain, cheval, *eguis clarus*, *hippoklē*); *Gilbert* (*gull*, en islandais or, *auro clarus*, *khru-soklē*); *Joubert* (*quete*, bonté, *gut*, bon, bien, *bonitate clarus*, *agathoklē*), etc.

BERTAIRE ou **BERTHAIRE** (saint), issu des rois de la seconde race, devint abbé du Mont-Cassin en 856. Il fut massacré par les Sarrasins en 884. On a de lui divers écrits, dont l'un, intitulé : *Antikeimenon* (Cologne 1533, in-8°), traite des contradictions qu'on trouve dans l'ancien et le nouveau Testament.

BERTALL (Charles-Albert d'ARNOUX, dit), dessinateur et caricaturiste, né à Paris en 1820. C'est un des artistes les plus féconds de notre temps. Ses vignettes sont répandues par milliers dans les recueils illustrés, l'*Illustration*, le *Magasins pittoresque*, la *Semaine*, le *Journal pour rire*, le *Musée des familles*, la *Semaine des enfants*, le *Journal pour tous*, les *Romans populaires illustrés*, etc. Comme caricaturiste, il a peut-être moins de finesse et d'élégance que Gavarni, moins de verve grotesque que Daumier; mais il est pétillant de gaieté malicieuse et de piquante originalité. Parmi ses œuvres, nous citerons : les *Omibus*, revue comique de 1843; le *Diable à Paris* (in-8°); *Petites misères de la vie conjugale*, avec le texte de Balzac; le *Cahier des charges des chemins de fer*; la *Physiologie du goût*; les *Guépes à la Bourse*; *Paris en l'an 3000*; *Types de la Comédie humaine de Balzac*; *Bibliothèque des enfants*, collection Hetzel, etc.

BERTAMBOISE ou **BERTEMBOISE** s. m. (ber-tan-bôa-ze). Hortic. Manière de greffer en biseau : *Greffe en BERTAMBOISE*.

BERTANA (Lucie), femme poète italienne, née à Modène selon les uns, selon d'autres à Bologne, morte en 1567. Elle appartenait à la famille dell'Oro et épousa un frère du cardinal Bertani. Elle acquit un grand renom en Italie, non-seulement comme poète, mais encore pour sa beauté et sa sagesse, et elle compta au nombre de ses amis plusieurs poètes du temps, au premier rang desquels se trouvaient A. Caro et V. Martelli. Ses poésies parurent dans divers recueils, surtout dans celui de Louise Bergalli.

BERTANGLES, village et comm. de France (Somme), cant. de Villers-Bocage, arrond. et à 10 kil. N. d'Amiens; 606 hab. Briqueterie. On y voit un magnifique château, remarquable surtout par l'importance de ses archives qui contiennent la relation contemporaine des funérailles d'Anne de Bretagne et des mémoires relatifs aux guerres d'Espagne, d'Allemagne et de Flandre. Ces précieux manuscrits furent recueillis et classés par le général comte de Vault. Le château de Bertangles est la résidence de la famille de Clermont-Tonnerre-Thoury depuis le commencement du XVIII^e siècle.

BERTANI ou **BERTANO** (Giovanni-Battista), peintre et architecte italien du XVIII^e siècle. Élève de Jules Romain, il lui succéda dans la direction de l'académie de Mantoue, et il eut la haute main sur tous les travaux d'art exécutés sous le duc Vincent de Gonzague. Il maniait mieux le crayon que le pinceau, et plusieurs grands tableaux furent exécutés sur ses dessins. Comme architecte, il a fait élever plusieurs des principaux monuments qui embellissent Mantoue, entre autres l'église Sainte-Barbe, l'ancien couvent des Carmes, la porte de la Douane. Il a publié un ouvrage intitulé : *Gli oscuri e difficili parti dell' opera Ionica di Vitruvio*, etc. (Mantoue, 1558, in-fol.).

BERTANI (Augustin), homme politique italien, né à Gênes vers 1810. Il se fit recevoir docteur en médecine à la faculté de Gênes; mais la politique a absorbé la plus grande partie de sa vie, et, depuis longtemps, il s'était jeté avec ardeur dans les conspirations républicaines. D'abord affilié de Mazzini, il s'est rendu célèbre par le rôle immense qu'il a joué dans l'épopée garibaldienne. Organisateur et directeur suprême des comités révolutionnaires, dits de *provvedimento*, qui ont joué un si grand rôle de 1859 à 1862, il a tiré des entrailles de l'Italie cette armée méridionale qui conquiert deux royaumes. Secrétaire général de Garibaldi à Naples, il y fut ce que Crispi avait été à Palerme, un lien avec Mazzini. Doué de vues larges, d'une parole facile et d'une volonté de fer, il est le seul qui ait exercé sur Garibaldi une influence aussi complète. On a dit de lui qu'il a de la fibre de Saint-Just.

De retour à Gênes après la retraite de Garibaldi à Caprera, Bertani continua d'être l'âme et le moteur des comités de *provvedimento* de Gênes, tout en suivant les séances du parlement italien, car il était député depuis février 1861. Le résultat de ces manœuvres continues fut l'agitation des comités et leur réunion à Gênes, au printemps de 1862, réunion et agitation bientôt suivies des souscriptions patriotiques et des enrôlements pour l'expédition contre Rome, en faisant une diversion en Vénétie. On connaît l'affaire de Sarnico et le combat d'Aspromonte qui en furent les conséquences. Après la blessure et la capture de Garibaldi, Bertani donna sa démission.

BERTANO (Jean-Baptiste), poète italien, né à Venise vers 1595. Il compta au nombre de ses amis le poète Marini, fut nommé chevalier par l'empereur Mathias et fonda, à Padoue, l'académie dite de *Disuniti*. Parmi les ouvrages les plus connus de Bertano, qui tomba dans tous les défauts de Marini, nous citerons ses pièces de théâtre intitulées : *I Tormenti amorosi* (Padoue, 1641); *Il Marino arado* (Padoue, 1641); la *Ninfa spensierata* (Padoue, 1642); la *Gerusalemme assicurata* (Padoue, 1641).

BERTAPAGLIA (Léonard), médecin italien du XVI^e siècle. Il se fit une grande réputation en enseignant la médecine et la chirurgie à Padoue et à Venise. Le plus important de ses ouvrages a pour titre : *Chirurgia seu recollectæ super quantum Avicennæ, etc.* (Venise, 1499, in-fol.).

BERTAT, nom d'un petit roy. de l'Afrique orientale, dans la Nubie, entre le roy. de Senaar au N., le Bahr-el-Azrek à l'E., le Darfour au S. et le pays de Denka à l'O. Il est arrosé par le Tumat, affluent du Bahr-el-Abiad, et couvert de montagnes et de forêts impenetrables. Ce pays peu connu a été exploré, pour la première fois, par M. Caillaud.

BERTAUD adj. m. (bèr-tô — du préfixe péjoratif : *ber* et de *tordre*). Autref. Mal tordu : *Un enfant BERTAUD*.

— Par ext. Châtré : *Un chien BERTAUD*.

BERTAUDER v. tr. V. BERTAUDER.

BERTAULD (Charles-Alfred), jurisconsulte et professeur à la faculté de Caen, né à Verson (Calvados), en 1812. Il a été deux fois bâtonnier des avocats du barreau de Caen. Il a publié les ouvrages suivants : *Etudes sur le droit de punir* (1850); *De l'hypothèque légale des femmes mariées sur les conquêts de la communauté* (1852); *Cours de code pénal et leçons de législation criminelle* (1853); *Questions et exceptions judiciaires en matière criminelle* (1856); *Loi abolitive de la mort civile* (1857), etc.

BERTAULD ou **BERTHAULT** (Pierre), érudit français, né à Sens vers 1600, mort en 1681. Il entra dans l'ordre des oratoriens, devint professeur de rhétorique à Marseille, puis chanoine et doyen de Chartres. On a de lui : *Florus gallicus* (1632); *Florus franciscus* (1630); abrégés d'histoire longtemps en usage dans les collèges, et un traité de *Ara massiliense* (Nantes, 1635) plein de recherches et d'érudition.

BERTAULE s. m. (bèr-tô-le). Pêch. Nom languedocien d'un verveux ou filet en forme de manche.

BERTAULT (Jean), poète et prélat français, né à Caen en 1570, mort en 1611. Elevé par son père, il fut voué de bonne heure au culte des lettres et sentit naître en lui la vocation poétique en lisant les vers de Ronsard, dont il devint un admirateur enthousiaste, sans toutefois tomber dans ses défauts. Ses poésies galantes le mirent à la mode et attirèrent sur lui l'attention de Henri III, qui le nomma conseiller au parlement de Grenoble, secrétaire de son cabinet et son lecteur. Il était près de ce roi, lorsqu'il fut assassiné par Jacques Clément, et il jouit sous son successeur d'une faveur égale. Henri lui donna la riche abbaye d'Aunay (1594), Marie de Médicis le choisit pour son premier aumônier, et, en 1606, il fut nommé évêque de Séez, en Normandie, où il passa les cinq dernières années de son existence.

Mlle de Scudéry classe Bertault entre Ronsard et Desportes. « Il a, dit-elle, plus de clarté que le premier, plus de force que le second, plus d'esprit et de politesse que les deux... » Ce jugement, qu'on ne doit accepter que sous bénéfice d'inventaire, paraît avoir été approuvé par Boileau. On connaît les vers de l'*Art poétique* consacrés à Ronsard :

Ce poète orgueilleux, trébuché de si haut,
Rendit plus retenus Desportes et Bertault.

Les chansons amoureuses ou complaintes de Jean Bertault sont assez nombreuses. On y trouve du sentiment, de la grâce, de la langueur et, parfois, une certaine recherche. Tout le monde a dans la mémoire ces quatre vers si pleins de charme :

Félicité passée
Qui ne peut revenir,
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir!

Bertault ne nous a rien laissé de plus exquis. Un jour qu'il était malade, une dame de ses amis lui ayant dit que son mal provenait d'un excès de travail et de lecture, il lui répondit sur-le-champ par des vers se terminant ainsi :

... Si la douleur qui m'abat sans remède
Procède de trop lire, hélas! elle procède
De lire en vos beaux yeux que vous ne m'aimez pas.
Qu'imaginez de plus ingénieux?

On devine, au style du poète, qu'il ne s'adressait qu'à des personnes de condition et savait allier le respect à l'amour. Ronsard ne trouvait pas d'autre défaut à son élève que celui « d'être trop retenu pour un jeune poète. » Ce défaut paraîtrait sans doute une qualité à bien des gens.